

Québec français



Christian Bobin
Rencontre avec l'envers du monde

Isabelle Duval

Number 128, Winter 2003

Quelques figures du roman français contemporain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55772ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Duval, I. (2003). Christian Bobin : rencontre avec l'envers du monde. *Québec français*, (128), 30–32.

Comment la littérature peut-elle servir la quête du sacré, de l'absolu, alors que le vocabulaire religieux lui-même est blessé, obsolète, péjoratif ? Peut-on, aujourd'hui, célébrer explicitement la foi, dans un langage « littéraire » assez ouvert pour rallier les païens, sans pour autant faire preuve de prosélytisme ?

CHRISTIAN BOBIN

RENCONTRE AVEC L'ENVERS DU MONDE

PAR ISABELLE DUVAL*



Pendant que la fameuse prophétie d'André Malraux, « le XXI^e siècle sera religieux ou il ne sera pas », fait l'objet de multiples spéculations, force est de reconnaître que l'option religieuse est rarement retenue dans la société occidentale : indignations face aux abus de toutes sortes perpétrés au nom de l'Église, mais aussi lassitude au contact d'un message qui, tout en se prétendant « bonne nouvelle », ressemble trop à un discours moralisateur ou à un délire vaguement sectaire. Y a-t-il encore une place pour le témoignage quand celui des croyants est vite nivelé par la machine médiatique ou récupéré par le nihilisme ambiant ? Comment la littérature peut-elle servir la quête du sacré, de l'absolu, alors que le vocabulaire religieux lui-même est blessé, obsolète, péjoratif ? Peut-on, aujourd'hui, célébrer explicitement la foi, dans un langage « littéraire » assez ouvert pour rallier les païens, sans pour autant faire preuve de prosélytisme ?

S'il y a beaucoup d'appelés à ce chapitre, les élus ne sont pas légion. Et pourtant, la dernière décennie a vu renaître une certaine préoccupation spirituelle chrétienne chez quelques auteurs (Fernand Ouellet, Novalis...). Le cas le plus frappant demeure sans doute celui de Christian Bobin, écrivain bourguignon né en 1951, dont la popularité ne se dément pas au fil des années et des maisons d'édition : Brandes, Paroles d'Aube, Théodore Balmoral, Le Temps qu'il fait, Fata Morgana, Mercure de France, Lettres Vives, et, depuis 1992, Gallimard, tout d'abord dans la collection « L'un et l'autre », puis, suivant le rythme des nombreuses rééditions, chez Folio. L'automne 2001 a vu publier pas moins de trois titres, coup sur coup : *Ressusciter*, *L'en-*

chantement simple (et autres textes réédités dans un volume de la collection « Poésie ») et *La lumière du monde*, une série d'entretiens réalisés par Lydie Dattas.

Or, cet auteur n'hésite pas à référer à l'univers religieux, catholique de surcroît : les citations bibliques sont monnaie courante dans son œuvre et on ne compte plus les fois où le mot « Dieu » apparaît ; les nombreuses références au Christ ne laissent aucun doute quant à sa fréquentation de l'Évangile, une fréquentation personnelle, mûrie et approfondie, méditée (pour ne pas dire « priée ») à travers les diverses étapes de la vie ; on trouve également quelques prières, de même que plusieurs évocations de la Vierge et de quelques saints, Thérèse d'Avila et Thérèse de l'Enfant-Jésus, entre autres, et surtout François d'Assise puisqu'un volume en entier lui est dédié : *Le Très-Bas*, qui a d'ailleurs remporté le Prix des Deux-Magots en 1993.

Dans sa préface à la réédition de *L'enchantement simple*, Lydie Dattas n'hésite pas à juxtaposer les livres de Bobin au Coran, à la *Divine Comédie*, à la *Bhagavad Gita*, œuvres qui font foi de « l'espèce de cabriole céleste que le cœur imprime au langage afin de le faire décoller¹ ». Soit, mais encore ? Est-il possible de cerner un peu mieux les caractéristiques spirituelles qui se dégagent de l'œuvre de Christian Bobin ? D'examiner ce qui fait figure d'absolu dans sa conception du monde, absolu autour duquel se réunissent agnostique, athée, croyant ? Sans prétendre fouiller de fond en comble les nombreux ouvrages de l'écrivain, je souhaite ici, à la lumière de quelques extraits, m'instruire du sacré tel que révélé sous la plume de cet auteur, en essayant le plus possible de laisser parler l'œuvre par elle-même.

Le style

Impossible de circonscrire les propos de Bobin en une idée précise tant le flot des mots est difficile à arrêter avec ses détours, ses énumérations, ses répétitions, ses images, ses contradictions, versant à l'occasion dans des généralités ou des clichés confondants, le tout traité avec un certain sens de l'exagération qui donne l'impression que la véritable signification du discours évolue et se dérobe constamment. Si cette caractéristique s'avère un défaut pour ses détracteurs (on pourrait aisément reprocher à Bobin de « s'écouter écrire ») et un cauchemar pour les analystes, il semble bien que ses lecteurs y trouvent leur compte.

Ce n'est pas un hasard si l'écriture de Bobin pêche par excès de généralités, ou même de clichés, puisqu'un des buts poursuivis par nombre de ses recueils est justement une sorte de célébration de l'ordinaire et du quotidien, menant vers une potentielle transfiguration des lieux communs que sont les objets familiers, les tâches routinières, etc. « Reste [...] l'évidence d'une paix donnée à leur insu par celles qui croient ne faire que se soucier de la vie ordinaire, sans soupçonner la noblesse d'un tel souci » (I, p. 32-33)². Lire Bobin, c'est à bien des égards entrer dans cette re-découverte du quotidien, rompre avec la monotonie de l'ordinaire sans pour autant en sortir, car « [l]es choses ne sont jamais seulement des choses » (AR, p. 9).

Or, cette contemplation de la réalité dans son apparente banalité lui confère un caractère mystique et sacré : tantôt, c'est « Dieu [qui] passe en riant devant la fenêtre du salon, déguisé en petite feuille jaune, tourbillonnante » (PP, p. 14), tantôt ce sont des tulipes « courbées vers la lumière, ployées vers la lumière, tendues vers la lumière avec une telle intensité que j'en suis presque gêné et que j'ai l'impression de surprendre un secret, de voir ce qu'il est interdit de voir » (AR, p. 24), tantôt encore des brins d'herbe qui « passent leur temps à [...] danser au moindre prétexte et remercier pour les grâces chaque jour reçues » (AR, p. 165), et ainsi de suite, chaque élément visité – plante, insecte, cours d'eau, ciel – étant dépositaire d'un chemin favorisant une participation plus plénière à l'univers de la création.

D'ailleurs, cette attention à la vie dans ce qu'elle a de plus ordinaire-extraordinaire se retrouve également, selon Bobin, dans les Évangiles : « Une lecture des Évangiles, pour peu qu'elle ait en elle assez de lenteur, réveille dans ces paroles préoccupées du ciel une louange du corps et de la vie fragile – le clapotis des eaux du lac de Tibériade, les poissons que l'on cuit, le pain que l'on sort des corbeilles, le vin qui danse au fond des coupes, et dans saint Luc, cette merveille, une phrase qui fait voir et entendre : " Ils arrachaient et mangeaient des épis en les froissant dans leurs mains " » (AR, p. 80).

La dichotomie sous forme d'oxymore revient régulièrement au fil des recueils : « La douceur est violente » (PV, p. 69), « il est si distrait (c'est-à-dire si attentif à tout ce qui passe) » (PP, p. 33), « tu n'es pas morte, toi qui l'es » (AR, p. 131), « [mon trésor] est inépuisable à condition de le dépenser entièrement » (AR, p. 27), etc. L'oxymore, en exprimant une résolution des contraires, transcende la réalité et en crée une nouvelle. « Tu ouvres la porte à la tristesse si aimablement qu'elle en est per-

due, qu'elle en perd ses manières sombres et qu'on ne la reconnaît plus » (PV, p. 86). Voilà un autre processus de l'ordre de la transfiguration, une porte d'entrée vers la dimension sacrée de cette vie. « Quand on voit ce monde on voit l'autre en transparence, comme le filigrane pris dans la trame de papier » (R, p. 30).

L'accueil

Mais comment en arriver à cette qualité de regard sur le monde ? La voie privilégiée par Bobin, comme par nombre de mystiques de toute confession, c'est celle de l'accueil inconditionnel. « Ne rien attendre – sinon l'inattendu. Ce savoir-là me vient de loin. [...] Il me vient du seul maître que j'ai jamais eu : un arbre. Tous les arbres dans le soir frémissant. Ils m'instruisent par leur manière d'accueillir chaque instant comme une bonne fortune. L'amertume d'une pluie, la démente d'un soleil : tout leur est nourriture. Ils n'ont souci de rien et surtout pas d'un sens. Ils attendent d'une attente radieuse et tremblée. Infinie » (ÉR, p. 18-19).

Cet arbre devient incontournable au fil des recueils. Dans *La présence pure*, il est un personnage au même titre que le père auquel son fils (Bobin) rend visite : « Ce n'est pas seulement un arbre devant une fenêtre. C'est un conseiller que j'interroge et qui m'instruit par sa manière d'aller tout en hésitations et ruptures – vers le Très-Pur » (PP, p. 15). Dans cette cosmogonie, l'existence de Dieu n'est surtout pas quelque chose de raisonné : « D'ailleurs une existence – fût-ce celle de Dieu – ne se "prouve" pas. Elle s'accueille ou se rejette, et ce n'est pas la même chose ni le même langage. Prouver est un désir de savant ou de policier. Accueillir est un désir d'amoureux » (AR, p. 70-71).

En présentant son émerveillement devant l'incroyable, du plus banal au plus inhabituel, Bobin permet au lecteur de participer à l'interprétation du sacré ainsi révélé sans jamais énoncer de dogme : les seules conclusions auxquelles il arrive sont dites sous le couvert d'une image poétique souvent extrêmement ouverte et universelle (la nature, le lien entre la mère et son enfant, le sentiment amoureux, etc.) que le lecteur peut alors s'approprier à son gré. Bobin ne se pose pas comme celui qui sait, mais comme celui qui cherche. « Le mort en nous c'est le maître, celui qui sait. Le vif en nous c'est l'enfant, celui qui aime, qui joue à aimer » (É, p. 14-15). C'est en adoptant le regard de l'enfant que ses propos évitent la suffisance, restent humbles et deviennent ainsi partageables.

Certes, l'accueil inconditionnel, celui qui ouvre la porte à la mort tout autant qu'à la vie, ne va pas sans humilité, dépossession, pauvreté. Cette disponibilité intérieure nécessaire à l'accueil se situe joyeusement à contre-courant des valeurs de la société de consommation actuelle et rejoint en cela l'éternel scandale de l'Évangile, ce Royaume des cieux offert aux pauvres et difficilement accessible aux riches. À l'argent, au savoir, au pouvoir, Bobin privilégie résolument la dignité humaine. Car si l'on veut tout accueillir – la douleur comme la joie et la beauté – il n'en demeure pas moins que ce qui profane le sacré, ce qui déshumanise suscite la révolte.

« Dans un café, une télévision ouverte. [...] Soudain sur l'écran, un camp de concentration, des juifs à qui des bourreaux

coupe la barbe en éclatant de rire. Dans le café, personne ne remarque cette scène, vite chassée par une autre, puis par des publicités. [...] Lorsque l'on me parlera désormais de cette niaiserie d'une « civilisation de l'image », je penserai à ce café, à ces images sacrées – comme sont toutes les figures de la douleur –, perdues dans l'indolence d'un jour d'été, profanées, oui, profanées, souillées d'être aussi aisément disponibles, toile de fond, décor pour un commerce » (AR, p. 61).

De même, l'indignation devant le personnel affecté à un hôpital : « Les morts étaient ces gens murés dans leur surdité professionnelle. Personne ne leur avait appris que soigner c'est aussi dévisager, parler – reconnaître par le regard et la parole la souveraineté intacte de ceux qui ont tout perdu » (PP, p. 13).

L'amour

À la bêtise du monde, Bobin, comme le Christ, oppose farouchement l'amour. Pour en parler, l'oxymore est roi : « seul l'amour donne un sens à ma vie, en la rendant à elle-même insensée » (ÉR, p. 15) ou encore « Je suis incapable de parler d'autre chose que de l'amour dont je ne sais rien » (É, p. 12-13). D'ailleurs, l'amour et Dieu sont intimement liés et précèdent d'une même reconnaissance : « Le mot "amour" est comme le mot "Dieu" : ce n'est pas pour nommer quelque chose que je les utilise. C'est pour protéger un temps ce que je ne sais pas nommer, pour l'envelopper d'un silence, pour mettre entre cette chose et toute intelligence convenue un espace infranchissable, afin que ce qui vient sous ces mots-là continue à venir, à prendre force et plénitude » (É, p. 12).

Un autre passage clarifie l'attitude de Bobin face à Dieu ou à l'amour : « Impossible de parler de Dieu sans prononcer aussitôt une quantité invraisemblable de bêtises. On ne peut rien dire de Dieu, seulement parler avec lui, en lui. Si cette phrase semble folle ou prétentieuse, on l'entendra sans doute mieux en y remplaçant le mot "Dieu" par le mot "amour" qui est son exact équivalent : impossible de parler de l'amour sans prononcer aussitôt une quantité invraisemblable de bêtises. On ne peut rien dire de l'amour, seulement parler avec lui, en lui » (AR, p. 160).

Ici encore, l'écrivain fait preuve d'humilité en n'essayant pas d'expliquer le mystère, mais plutôt en en parlant de l'intérieur, dans un langage ouvert et volontiers métaphorique : « L'amour c'est quand quelqu'un vous ramène à la maison, quand l'âme revient au corps, épuisée par des années d'absence » (É, p. 18), ou encore « L'amour ne révoque pas la solitude. Il la parfait. Il lui ouvre tout espace pour brûler. L'amour n'est rien de plus que cette brûlure, comme au blanc d'une flamme. Une éclaircie dans le sang. Une lumière dans le souffle » (ÉR, p. 22).

À force de parler ainsi avec l'amour, à force de chercher « matière de louange partout, même dans le pire » (PV, p. 20), Bobin en arrive tout de même à quelques constats qui font figure de vérités légendaires : « cette vie nous est donnée, et avec elle nous est donné bien plus que ce qui nous sera repris le jour de notre mort » (PV, p. 110). Cette affirmation ne résonne-t-elle pas comme une bonne nouvelle ?

« L'envers du monde »

Certes, l'œuvre de Bobin a ses détracteurs. À ce sujet, Lydie Dattas écrit : « Notre siècle tente vainement de nous faire croire que la profondeur de l'âme gît dans la basse-fosse de l'inconscient et de nous éclairer sur les liens supposés de la vérité et du mal [...]. À une époque basement admirative de ce que l'âme humaine a de plus vil, il est logique qu'une œuvre aussi éprise de transcendance [...] soit scandaleuse³ ».

Parmi une société qui refuse désespérément la souffrance et l'échéance de la mort, Bobin fait peut-être scandale mais il fait surtout l'unanimité au sein d'un lectorat toujours plus vaste. L'humain peut peut-être fonctionner sans religion : il a pourtant soif de connaître ce qui donne sens à sa vie ou, comme le rectifie Bobin dans *Éloge du rien*, « ce qui lui donne sa vie », ce qui lui donne sa dignité même quand son état ne correspond plus aux valeurs ambiantes, même malade, pauvre, dépossédé de ses souvenirs. Allant rejoindre son père atteint de la maladie d'Alzheimer, l'auteur écrit : « J'entre dans l'ascenseur, j'appuie sur le bouton du deuxième étage et je m'appête à une nouvelle rencontre avec l'envers du monde » (PP, p. 33). Cette phrase me paraît emblématique de la quête entreprise par Bobin, qui traverse toute son œuvre et qui n'est pas si loin de l'Évangile. Quand il oppose au Dieu « Très-Haut » de la foudre et de la royauté, le Dieu « Très-Bas » qui sommeille dans un berceau ou même qui passe déguisé en feuille d'automne, il semble plus près du Christ que ne l'est parfois la religion avec ses manies de grandeurs et de richesses, et cette hérésie de circonscrire le sacré aux églises, aux objets bénis, au vocabulaire religieux, aux personnes « consacrées », alors que toute la terre en est recieuse.

Pour son authenticité – ce n'est pas un hasard si j'ai identifié le « Je » des recueils à Bobin lui-même tant on sent son investissement dans ses textes –, pour son entreprise de réhabilitation de la grâce dans un monde qui s'est condamné à ne plus entendre parler à force de nier la mort (PP, p. 54), pour ses talents de poète devant l'éternité contenue dans un brin d'herbe, Bobin est certes un incontournable de la littérature, religieuse ou pas.

* Doctorante, Littérature, Université Laval.

Notes

- 1 Lydie Dattas, « La voie du cœur », dans Christian Bobin, *L'enchantement simple et autres textes*, Paris, Gallimard (Poésie), 2001, p. 7.
- 2 Les sigles utilisés comme référence aux citations sont indiqués après chaque titre de la bibliographie.
- 3 Dattas, *op. cit.*, p. 8.

Bibliographie des ouvrages de Christian Bobin mentionnés

- Autoportrait au radiateur* (AR), Paris, Gallimard, 1997.
Éloge du rien (ÉR), Montpellier, Fata Morgana, 1990.
L'enchantement simple et autres textes, préface de Lydie Dattas, Paris, Gallimard (Poésie), 2001.
L'épuisement (É), Cognac, Le temps qu'il fait, 1994.
L'inspérée (I), Paris, Gallimard (Folio), 1994.
La plus que vive (PV), Paris, Gallimard (Folio), 1996.
La présence pure (PP), Cognac, Le temps qu'il fait, 1999.
Ressusciter (R), Paris, Gallimard, 2001.
Le Très-Bas, Paris, Gallimard (Folio), 2001 [1992].